

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian
Halconbe.

IV

La comtesse me fit faire, à très-petits pas, le tour du grand bassin. Je m'étais attendue à quelque confidence extraordinaire, et m'étonnai de voir que la communication solennelle de madame Fosco se bornait à m'assurer poliment de la sympathie que je lui inspirais depuis la scène de la bibliothèque. Son mari lui avait parlé de tout ce qui s'y était passé, et de la conduite insolente que sir Percival avait tenue envers moi. Elle en était si choquée, si peinée, pour mon compte et pour celui de Laura, qu'elle avait arrêté, si quelque chose de pareil arrivait encore, de marquer en quittant le château, sa désapprobation des procédés de sir Percival. Le comte avait approuvé son idée ; elle espérait bien que je l'approuverais à mon tour.

Je trouvais la démarche assez singulière de la part d'une personne aussi remarquablement réservée que l'était madame Fosco, — et surtout après les paroles un peu vives que nous avions échangées, le matin même, durant la conversation tenue au bord du lac. Néanmoins, mon devoir était bien clairement d'accueillir avec une courtoisie affectueuse les avances cordiales et polies d'une femme plus âgée que moi. Je répondis en conséquence à la comtesse sur le ton qu'elle avait pris ; en jugeant

ensuite que, de part et d'autre, tout le nécessaire était dit, j'essayai de rentrer au château.

Mais madame Fosco paraissait résolue à ne point se séparer de moi, et, — ce qui m'étonna bien d'avantage, — résolue à bavarder. Elle, jusqu'alors la plus silencieuse des femmes me poursuivait maintenant de lieux communs, abondamment développés, sur les rapports des femmes avec leurs maris, sur le désaccord de sir Percival et de Laura, sur son propre bonheur conjugal, sur la conduite que feu M. Fairlie avait tenue vis-à-vis d'elle dans l'affaire du legs, et sur une demi-douzaine d'autres sujets, si bien qu'elle me retint à faire et à refaire le tour du bassin, pendant une bonne demi-heure au bout de laquelle j'étais aussi lasse qu'ennuyée. Soit qu'elle s'en aperçut ou non, — ce que je ne puis dire, — elle s'arrêta tout aussi soudainement qu'elle avait commencé, — jeta un regard vers la porte du château, — reprit en un instant ses manières glacées, d'elle-même lâcha mon bras, tandis que je cherchais encore un prétexte pour me débarrasser de ces confidences intimes.

En poussant la porte pour rentrer dans le vestibule, je me retrouvai tout à coup face à face avec le comte. Il mettait justement une lettre dans la boîte.

L'opération terminée, il me demanda où j'avais laissé madame Fosco. Je le lui dis, et il sortit par la porte du vestibule, immédiatement pour aller rejoindre sa femme. Le ton qu'il avait pris en me parlant était si extraordinairement calme je dirai presque abattu, que je me retournai pour le suivre du regard, me demandant s'il était malade, ou seulement de mauvaise humeur.

Pourquoi ma première démarche fut-elle ensuite d'aller tout droit vers la boîte, d'en retirer ma lettre, et de l'examiner attentivement sous le coup d'une vague méfiance ? Pourquoi ce second examen fit-il naître immédiatement dans mon es-

prit l'idée d'apposer, pour plus de sécurité, mon cachet sur l'enveloppe ? — Ce sont là des mystères que je ne saurais comment approfondir. Les femmes, chacun le sait, agissent continuellement en vertu d'impulsions qu'elles ne pourraient s'expliquer à elles-mêmes ; je me borne donc à supposer qu'une de ces impulsions fut la cause cachée de mon inexplicable conduite en cette occasion.

À quelque influence que j'eusse obéi, je dus me féliciter d'y avoir cédé, aussitôt que je m'apprêtais, revenue dans ma chambre, à sceller ma lettre. J'avais primitivement fermé l'enveloppe, ainsi que cela se fait, en humectant l'extrémité gommée et en l'appuyant sur le papier qu'elle recouvre, et lorsque je l'éprouvai du doigt, après trois grands quarts-d'heure écoulés, l'enveloppe s'ouvrit à l'instant, sans rester collée et sans se déchirer. Peut-être ne l'avais-je pas suffisamment pressée ? peut-être y avait-il quelque défaut dans la gomme destinée à produire l'adhérence des deux papiers ?

Où peut-être... — Non ! cette conjecture qui s'offre à mon esprit me révolte, rien que d'y songer. Je n'aimerais pas à en souiller ces pages, sur lesquelles mon regard s'arrêtera plus d'une fois encore.

J'ai presque peur de demain, — tant il amènera d'incidents que ma prudence et mon sang froid peuvent seuls conduire à bonne fin. En tous cas, il y a deux précautions que je ne risque pas d'oublier. Il faut mettre un grand soin à garder vis-à-vis du comte les dehors de l'amitié, et il faudra bien faire le guet, au moment où arrivera le messenger de M. Kyrle, apportant la réponse à ma lettre.

(17 Juin.) — Lorsque l'heure du diner nous a réunis de nouveau, le comte Fosco était rendu à ses bonnes dispositions ordinaires. Il s'efforçait de nous amuser comme s'il eût eu à cœur d'effacer de nos souvenirs tout ce qui s'était passé, cette après-midi, dans la bibliothèque.

Ses aventures de voyage vivement racontées, d'amuses anecdotes sur les personnages remarquables qu'il a rencontrés à l'étranger, des comparaisons originales entre les coutumes sociales des diverses nations, les divertissantes confessions des innocentes folies de sa jeunesse, alors qu'il écrivait d'absurdes romans, taillés à la française, pour une feuille italienne de second ordre ; tout cela se succédait sur ses lèvres avec tant de naturel et de gaieté, tout cela faisait un appel en même temps si direct et si adroit à nos curiosités diverses, à l'intérêt dont chacune de nous était susceptible, que Laura et moi finîmes par l'écouter aussi attentivement, et, — voyez l'inconséquence ! — avec autant d'admiration que madame Fosco elle-même. Les femmes peuvent résister à l'amour d'un homme, à sa réputation, à ses avantages extérieurs, à sa prodigalité ; mais non pas à la langue dorée d'un homme qui sait comment leur parler.

Après le diner, tandis que l'impression favorable qu'il avait produite sur nous était encore dans toute sa vivacité, le comte se retira modestement pour aller lire dans la bibliothèque.

Laura proposa de nous promener dans l'enclos pour savourer les douceurs d'une longue soirée d'été. Les plus simples égards nous prescrivait de demander à madame Fosco s'il lui plairait de se joindre à nous ; mais, cette fois, elle avait sans doute sa consigne reçue d'avance, et nous pria de vouloir bien l'excuser :

— Le comte aura probablement besoin d'un nouvel approvisionnement de cigarettes, remarqua-t-elle par manière d'explication ; personne que moi ne peut les faire à son gré...

Laura et moi sortîmes ensemble.

La soirée était lourde, chargée de brouillards. L'air avait je ne sais quoi de desséchant ; les fleurs, dans le jardin, s'inclinaient sur leurs tiges. La rosée manquait au sol aride. Le couchant, que nous apercevions par delà les arbres immobiles,